Oublier, c'est trahir — Se souvenir, c'est vivre

69e Année. — N° 1. — Le numéro : 15 centimes — MARDI 1er JANVIER 1924

Journal de Roubaix

DIRECTRICE : MADAME VEUVE ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS { Nord et limitrophes..... 3 mois, 12.00 ; 6 mois, 23.00 ; 1 an, 45.00 — France et Belgique..... » 13.00 ; » 25.00 ; » 48.00 — Union postale..... » 22.00 ; » 43.00 ; » 82.00

REDACTION ANNONCES ABONNEMENTS { ROUBAIX : 71, Grande-Rue. Tél. 24 et 1908. Interc. 1129. TOURCOING : 33, rue Carnot. Téléph. 57. Chèques postaux 67 Lille.

Pour se Meubler avec goût
Voyez les Magasins
M. DELGRANGE
166-168, rue de Lannoy
ROUBAIX
Téléphone 18-31
Maison de Confiance
Fondée en 1860

Nos ateliers étant fermés à l'occasion du premier jour de l'An, le Journal de Roubaix *ne paraîtra pas demain, mercredi 2 janvier.*

Chronique du Nouvel An

LE BONHEUR DES AUTRES

La salle d'attente d'une gare de bifurcation peu importante.

Au plafond, très haut, un lumignon lutte mollement, de sa faible lueur, contre les ombres de la nuit froide. Un peu de coke agonise lentement. Décor d'une tristesse morne allant jusqu'à l'angoisse.

Dans la salle, deux voyageurs, l'un à l'autre étrangers, descendus du dernier train. Sur un fauteuil, près de la cheminée, une forme noire aux contours imprécis : une dame âgée — sexagénaire au moins — de mise simple mais soignée. Arpentant la pièce à grands pas, un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu avec recherche. Le type de l'homme d'action par excellence, d'une énergie exubérante : on sent que l'inactivité la plus courte doit lui être supplice.

Il consulte sa montre :

— 1 h. 15 ! dit-il, en aparté, mais dans le but visible d'engager une conversation avec la voyageuse, et mon train ne passe qu'à 2 h. 40 !... Une heure et demie d'attente, c'est insupportable ! Quelle compagnie ! Quelle organisation !... Et puis, que faire à cette heure ? Où aller ? La ville entière sommeille... Une heure et demie dans cette salle !...

— Evidemment, c'est assez désagréable, dit par politesse la vieille dame, d'une voix que l'on sent habituée aux résignations.

— Vous attendez également le train de 2 h. 40, madame ?

— Non, monsieur, celui que je dois prendre ne passe qu'à 3 h. 09. Je vais à...

La conversation est engagée. Après quelques banalités, le voyageur lui donne un caractère personnel.

— Voyager n'est rien, mais le faire avec un tel bagage ne semble particulièrement odieux. Voyez cela : des jouets, des bibelots et, surtout, ce grand diable de cheval mécanique qui m'assomme ! A quoi bon faire des jouets encombrants... et de les acheter !... Ah ! les noeux... le jour de l'an... c'est le mauvais côté de l'existence !

Puis, se radoucissant...

— Mais non, j'exagère, voyez-vous ; au contraire, les enfants des autres, quand, à un certain âge, on n'en a pas soi-même, sont une inépuisable source de menues joies... même en jour de l'an. Ils sont si drôles, les tout petits.

Il parle, il parle d'abondance : à présent, les écluses sont ouvertes et il faudra bien qu'il la longue il conte sa vie à la vieille dame qui l'écoute aimablement, mais non peu emuée en secret. Pour remédier à l'ennui qu'il éprouve de ne pouvoir momentanément agir, quoi de mieux que de revivre, en pensée, son existence laborieuse d'intense activité ?

Il narre son enfance. Tout jeune, il avait un penchant marqué pour les sciences mathématiques et ambitionnait de devenir ingénieur. Son père, aisé commerçant de province, n'avait vu que dans le négoce l'avenir de son fils et, évitant des sacrifices qu'il jugeait superflus, il lui avait fait quitter tôt le lycée où il remportait des succès prometteurs.

— Eh bien ! madame, si étrange que cela puisse paraître, cette décision paternelle causa la plus vive déception de mon existence entière. J'étais ambitieux. Si mon père m'avait permis de poursuivre mes études jusqu'où je le souhaitais, j'eusse atteint, par ou labeur égal, méthodique, sans fièvre, la situation de mes rêves, alors que, pour acquérir l'aisance honorable qui est mienne aujourd'hui, j'ai dû dépenser une énergie exceptionnelle, vivre des années de travail acharné, de privations multiples... J'entenda dire qu'il est, au contraire, des parents qui se sacrifient pour mettre les meilleures armes entre les mains de leurs enfants, afin qu'ils atteignent sans peine une condition supérieure à la leur... Ah ! ceux-là, je les admire !... Que de joies intimes ils doivent se préparer...

Le voyageur, dont la parole s'était faite moins vive, moins brusque, et comme assourdie par un voile de tristesse, demeurait maintenant pensif.

Alors, d'une voix dolente et grave, la vieille dame commença de parler, comme perdue dans ses sombres pensées. Son timbre monotone et doux et la pauvreté du décor ajoutaient un peu de misère morale aux choses qu'elle disait très simplement.

— Les joies intimes dont vous parlez, mieux que quiconque je les connais. J'en apprécie l'étendue. Mais je connais aussi les peines qui en sont la contre-partie et les compagnes fatales... Très jeune j'étais veuve. Mon deuil brisait ma vie et me privait de l'aisance qui eût dû me permettre d'élever heureusement, sans grands soucis, un garçonnet de dix ans. Je fis effort, je luttai vaillamment pour que mon enfant souffrit le moins possible de cette situation nouvelle. Je réussis à ne point modifier le cours prévu de ses études. Mais que de labeur secret, que de privations cela me coûta ! Ah ! la grise existence dans laquelle, seuls, les sourires de mon fils mettaient un peu de clarté ! Vous voulez entrer à Polytechnique ? Mon fils en fut un élève brillant. Souvent je crus être obligée d'abandonner le combat avant d'atteindre le but. Mes veillées étaient de plus en plus prolongées et fréquentes et ma santé s'altérait... Il devint ingénieur et bien vite j'oubliai, à considérer sa situation — des plus enviables — mes souffrances passées. Puis il sut si bien me rendre en tendresse le sacrifice de tant d'années !... J'eus la joie de lui voir contracter un mariage d'amour qui, par surcroît, embellissait sa position : il épousait la fille de son patron, chef d'une importante entreprise industrielle.

» Mon oeuvre était parachevée ; il ne me restait qu'à jouir pleinement du bonheur que j'avais pu enfin me donner. Mon enfant et ce quoi devait résider mon propre bonheur. Celui-là, hélas ! ne devait pas être exempt d'infortune...

» J'ai élevé mon fils plus haut que moi. Le monde où il s'agite n'est plus le mien et vous imaginez sans peine les heurts pénibles qui m'attendent dans son entourage quoi que lui et sa charmante femme fassent pour les éviter. J'ai, à présent, un petit-fils. Je rogne sur mes modestes revenus pour que les objets que lui offre sa grand'mère ne jurent pas auprès d'autres. Malgré cela, effets, linge, jouets, tout ce que je lui donne, semble bien misérable... et l'étreinte du père ne parvient jamais à effacer totalement la douleur que j'en ressens. J'ai toujours la crainte que l'enfant ne s'attache pas à moi, qui suis « cella qui lui apporte ses joujoux les moins beaux ». Tenez, c'est demain le 1er janvier ; le cher petit bonhomme m'avait demandé, bien ingénument, de lui offrir, ce jour-là, un cheval mécanique, eh bien, c'est beaucoup trop pour moi ; je dois me contenter de lui porter quelques soldats de plomb...

* * *

Tandis que la vieille dame continue d'exposer les mille souffrances intimes que lui vaut la différence de situation qui existe aujourd'hui et par elle entre la famille du son fils et elle-même, le voyageur l'écoute attentivement. Puis, comme elle s'est tue, il questionne :

— Est-ce à dire que vous regrettez votre œuvre ?

Alors, avec un sourire grave, sûre d'elle :

— Jamais ! Car cette œuvre m'a valu le bonheur le plus grand qui puisse être : le bonheur que l'on trouve dans celui que l'on donne.

* * *

La voyageuse s'éveille en frissonnant. Vaincue par la fatigue, elle se sera sans doute assoupie quand le conversation a pris fin entre le voyageur et elle. Des yeux, elle cherche : son compagnon a disparu. Elle consulte sa montre : 2 h. 55. C'est cela, il devait partir à quarante.

La vieille dame va rassembler ses paquets... Tiens, où est la petite boîte de soldats de plomb ?... Impossible de la retrouver... Mais qu'est ceci, à la place ? Le voyageur a oublié le cheval mécanique qu'il portait...

Oublié, non, car, s'approchant, la pauvre grand'maman découvre, épinglé à la tête du cheval, un carton sur quoi elle lit : « Pardonnez-moi si j'ai fait un échange... Le bonheur le plus grand est celui que l'on trouve dans celui que l'on donne... »

HENRI CABAUD.

BILLET PARISIEN

Un appel à la concorde du cardinal Dubois

(D'UN RÉDACTEUR SPÉCIAL)

Paris, 31 décembre. (Minuit).

A l'occasion de la nouvelle année, le cardinal Dubois, archevêque de Paris, a publié une lettre où il examine le bilan de 1923 et les perspectives que nous ouvre 1924.

Un pareil examen est toujours excellent : Il oblige à la réflexion, il habitue l'esprit à la netteté. Mais quand il est l'œuvre d'une personnalité aussi autorisée que l'éminent archevêque, il a le double intérêt de donner à la fois et une leçon d'histoire et une direction intellectuelle. Le cardinal Dubois s'en pas manqué de poursuivre ce double but.

Jetant d'abord un coup d'œil en arrière, il constate que l'année qui vient de finir n'a pas réalisé nos légitimes espérances, elle s'est achevée « sans que la France, dont les droits pourtant ont été hautement proclamés et défendus, ait retrouvé assez de sécurité pour suivre avec une sérénité complète le cours de ses destinées ».

Voilà pour l'histoire. Mais l'année nouvelle ne lui appartient pas encore. Elle sera ce que nous la ferons. Or, l'année 1924 sera l'année des élections législatives. Immense événement, dont notre avenir dépend en grande partie.

C'est certainement en prévision de la consultation électorale, du mois d'avril, que le cardinal Dubois définit la voie où nous devons nous engager. La lettre diocésaine ne contient pas un programme au sens politique de ce mot. Elle enclasse les choses de plus haut ; mécanmoins, elle ne laisse pas que d'être assez nette sur les questions religieuses.

L'archevêque de Paris exhorte « tous les bons citoyens » à maintenir cette « union sacrée » qui a été notre force pendant la guerre et l'une des causes de la victoire. Il met en garde contre le retour des luttes mesquines d'avant-guerre. Il accepte comme formule électorale le respect pratique des droits de chacun.

De la lettre du cardinal, il ressort donc que les lois existantes seront respectées par les catholiques français qui, une fois encore, feront le premier pas au devant de leurs adversaires irréductibles.

R...

Les propositions allemandes

Une note de M. Hannecart

Bruxelles, 31 décembre. — M. Hannecart, chef de la Commission belge dans les territoires occupés, a remis, lundi, au ministre des Affaires étrangères, une note en réponse aux dernières propositions allemandes. M. Jaspar examinera ce document le 2 janvier.

Une nouvelle démentie

Londres, 31 décembre. — On déclare de source autorisée qu'aucune information relative au contenu de la récente note adressée par l'Allemagne aux alliés, n'a été communiquée à la presse de source officielle britannique.

L'affaire des rhums

LES CONDAMNATIONS

Paris, 31 décembre. — Cet après-midi, la 11e chambre correctionnelle a rendu son jugement dans l'affaire Jean Galmot, son frère

M. GALMOT
député de la Guyane

Georges Galmot et M. Jean Chamoin, qui étaient poursuivis devant le tribunal correctionnel sous l'inculpation d'escroqueries.

M. Jean Galmot a été condamné à un an de prison avec sursis et 1.000 fr. d'amende ; M. Georges Galmot a été condamné à 500 fr. d'amende.

M. Jean Chamoin a été acquitté.

Chronique Parisienne

Rosita Mauri ! Voici un nom qui éveille parmi les vieux habitués de l'Opéra, les plus charmants souvenirs : ce fut une délicieuse ballerine. Elle vient de disparaître, devenue de puis de nombreuses années, professeur de la classe de perfectionnement. Mais tous ceux qui l'ont vue danser proclament que jamais tant de science ne fut unie à tant de grâce et qu'elle fut une des plus grandes artistes chorégraphiques du monde. Elle était née en Espagne, et avait conservé de son origine, quelque chose de passionné et d'ardent qui s'alliait chez elle au classicisme — car il y a du classicisme dans l'art de la danse comme dans tout autre, — et les fantaisies échevelées, ou les tours ons et la danse « d'attitades » importée chez nous par les ballats russes n'étaient point sou fait. Cependant les amateurs et admirateurs du corps de ballet à l'Opéra, à cette époque, lui opposaient Subra, plus classique encore ! Mais Subra n'avait point cette souplesse, cette légèreté quasi aérienne, et surtout ses grands yeux noirs ardents d'Andalouse qui ajoutaient à sa plastique la sédnction de l'intelligence, ce qui, il faut l'avouer, ne se rencontre pas toujours chez les virtuoses de l'entrechat.

Quel prestige possède la danseuse ! Camargo, Sallé, Allard, noms qui ont passé à la postérité — et cependant celles qui les portaient n'étaient que de charmantes créatures, — parfois légères — do toutes les façons — mais qui prenaient le public par leur grâce brûlante et faisaient oublier les réalités de l'existence. Les danseuses d'alors avaient chacune leurs partisans et leurs fidèles et c'étaient des cabales et des rivalités pour les beaux yeux de Camargo ou la grâce ravissante » de Sallé, du même que l'on sa passionnait et bataillait pour Gluck ou Piccini. Ce fut l'époque où l'Art de la danse et le genre des ballets subirent de grands changements ; ils perdirent de cette pompe qui y régnait au grand siècle et en faisait quelque chose d'assez majestueux pour que le Roi-Soleil pût y prendre part sans y ternir son éclat. Les costumes modifiés devinrent — du moins on le croyait — bien hardis. Mais que diraient nos danseuses modernes de tout l'attirail d'une Sallé, encombrée d'une roche à ruches et à paniers, lui découvrant tout juste les chevilles, d'un corsage à manches à sabot d'où sortait à peine l'avant-bras. Et pourtant ce costume était en effet audacieux, comparé à ceux des ballets du XVIe siècle que nous ont conservés les gravures du temps : il faut voir l'accoutrement d'une Junon, d'une Psyché, des jeunes danseuses figurant les Heures de la Nuit et les Heures du Jour... Là, les chevilles mêmes restent invisibles, et l'énorme jupe en forme de cloche toute chargée de lourdes broderies, laisse à peine passer la pointe du soulier. Tel costume, telle danse : Junon sous ses falbalas, ne pouvait faire que de solennelles révérences, les « Heures », qu'elles fussent nocturnes ou diurnes, se déroulaient en pavanes et menuets. Pis encore étaient les ajustements masculins, car le corps de ballet offrait au public des danseurs autant que des danseuses, et qui n'ignore le nom de Vestris, En Neptune, en Sauvage, en Démon ou en Zéphir, ce n'étaient que jupons chamarrés et coiffures ampanachées qui devaient peser d'un terrible poids...

Aujourd'hui, nos danseuses et danseurs se montrent plus soucieux de couleur locale, de vérité historique, et aussi plus dévêtus. Rosita Mauri, pour en revenir à elle, appartenait à cette école classique du Tutu, ballon gonflé de tulle, qui transforme la femme en une grande fleur, rose, bleue ou blanche, et la rend aérienne... Et au fond, non ne sera jamais plus joli. Créature de rêve, être irréel, la danseuse, il va sans dire, quittant ses ailes de libellule, redevient à la ville une femme comme les autres, et souvent de nos jours, fort bourgeoise, ménagère et maîtresse de maison. Rosita Mauri était de celles qui aimant leur art par dessus tout et s'y livrait toute entière. Et son enthousiasme se communiquait au public. Sa dernière création fut le rôle de Zénaïde, dans « l'Etoile », ballet de Wormser, au livret exquis de MM. Adenet et Camille de Roddaz, qui vaudrait d'être repris sur la scène de l'Opéra.

UNE PREMIERE.

LA PERTE DU « DIXMUDE »

Le corps du lieutenant du Plessis est arrivé à Palerme

Palerme, 31 décembre. — Le corps du lieutenant Du Plessis de Grenédan est arrivé à Palerme. Il a été reçu par le maire, le préfet, le chef de la police, le vicomte Roger de Mouy, consul de France, les généraux commandant le corps d'armée et la division de la milice nationale, ainsi que de nombreux officiers de l'armée, de la marine et de la milice.

Le corps a été accompagné pendant son voyage de Sciacca à Palerme, par M. Joubert, attaché naval de France à Rome, et une escorte de matelots.

A la gare, une compagnie de bersaglieri et une compagnie de marins rendaient les honneurs.

La bière, après avoir été déposée dans la chapelle ardente de la gare, a été recouverte du drapeau français et entourée de nombreuses couronnes.

Des carabiniers et marins en grande tenue veillent la dépouille du commandant du « Dixmude ».

Les obsèques du lieutenant du Plessis à Sciacca

Paris, 31 décembre. — L'attaché naval de France, le capitaine de frégate Joubert, télégraphie de Sciacca que des obsèques émouvantes ont été faites dans cette localité, en capitaine du Plessis de Grenedan.

Le corps du commandant du « Dixmude » sera transporté de Palerme à Naples par le contre-torpilleur italien « Prestinari » qui a quitté Palerme, ce soir.

L'amiral de Caqueray part pour Naples

Paris, 31 décembre. — L'amiral de Caqueray, a quitté Toulon pour Naples ce soir à 21 h. Il arrivera à Naples dans la matinée de mercredi et ramènera à Toulon le corps du commandant du « Dixmude ».

L'amiral Fatou à Cuers-Pierrefeu

Marseille, 31 décembre. — L'amiral Fatou, commandant les frontières maritimes du sud-est, et son officier d'ordonnance, se sont rendus au centre de Cuers-Pierrefeu où l'amiral a adressé une allocution émue au personnel. L'amiral a ensuite rendu visite aux maires de Cuers et de Pierrefeu et a présenté ses condoléances aux familles des officiers marinier et des marins du « Dixmude » habitant Cuers et Pierrefeu.

La municipalité de Pierrefeu élèvera un monument aux héros du « Dixmude »

Le maire de Pierrefeu a adressé au ministre de la Marine le télégramme suivant :

— J'ai l'immense douleur de présenter les respectueuses condoléances du Conseil municipal et de l'unanimité de la population de Pierrefeu aux familles des braves du « Dixmude » qui ont sacrifié leur vie au devoir. Humblement, la population se prosterne devant leurs mânes héroïques et elle les salue. Très aimés de nous tous, ces vaillants marins tombés en pleine jeunesse ne peuvent disparaître avec les familles qui les pleurent. C'est pourquoi j'ai décidé de constituer un comité en vue d'élever par souscription publique, sur la place Jean-Jaurès, face au hangar qui logeait le « Dixmude », un monument pour perpétuer le souvenir des officiers et de l'équipage de ce glorieux croiseur aérien. Des drapeaux cravatés de crêpe seront placés sur les bâtiments communaux pendant quarante-huit heures, en signe de deuil local.

Une version de la catastrophe

Toulon, 31 décembre. — Selon une version qui s'accrédite dans les milieux maritimes de Toulon depuis que l'on possède de nouveaux éléments d'informations, la catastrophe s'est produite dans la nuit de vendredi à samedi, alors que le « Dixmude » retournait vers les côtes de France, à la suite des renseignements météorologiques défavorables qu'il avait reçus de Marseille et d'Alger.

Le commandant du Plessis de Grenédan, jugeant impossible un atterrissage à Bizerte, remonta alors de l'extrême-sud tunisien, où il luttait déjà contre le vent, pour rejoindre le centre de Cuers-Pierrefeu. Malgré les dangers que présentait une entreprise aussi audacieuse, il apparaît qu'il préféra la tenter avant que la provision d'essence qu'avait emportée le dirigeable fût épuisée. Il savait que, dans ce dernier cas, c'était la mort certaine pour lui et ses camarades.

Le « Dixmude » pointa vers le Nord, mais la tempête redoubla de violence et prit dans des tourbillons fréquents en ces parages, le croiseur aérien ne put résister à la tourmente. C'est à partir de cet instant que l'aéronef, absolument désemparé, partit à la dérive au milieu de la nuit au-dessus du golfe de Gabès, poussé par de puissants courants vers l'Orient. On devine ce qu'il advint ensuite : en vue des côtes de Sicile, le « Dixmude », foudroyé en traversant un orage, explosa et tomba en débris à la mer.

Envoi de dragueurs

Bizerte, 31 décembre. — Le préfet maritime de Bizerte envoie le dragueur « Quartz » et deux remorqueurs dragueurs pour prendre part aux recherches au large de Sciacca.

Les victimes

LE SECOND-MAITRE LOUIS GALLET

Montpellier, 31 décembre. — La famille du second-maître du « Dixmude », Louis Gallet, habite Meze (Hérault).

Sa mère devenue veuve, est remariée depuis quelques mois.

A sa sortie du collège en 1917, Gallet s'engagea dans la marine, à l'école de mécaniciens de Lorient.

Il prit part à l'expédition de Syrie et fut blessé à Alexandrette.

Après avoir servi sur le « Méditerranée » il passa sur le « Dixmude ».

Gallet était un courageux marin aviateur. Il devait être libéré en juillet prochain.

Les témoignages de sympathie

UN TELEGRAMME DE L'AMIRAL ANGLAIS DE BROCKE

Toulon, 31 décembre. — L'amiral de Brocke, commandant en chef l'escadre anglaise de la Méditerranée, a envoyé de Malte le télégramme suivant à l'amiral Dumesnil, commandant en chef l'escadre de la Méditerranée à Toulon :

Ai le plus grand regret d'apprendre qu'il ne reste plus que l'espoir de retrouver les survivants du « Dixmude ».

Veuillez accepter toutes mes condoléances et celles des officiers et de l'équipage de la flotte anglaise de la Méditerranée, pour la grande perte que la nation française vient d'éprouver.

UNE DEPECHE DE M. RAIBERTI AU MINISTRE de la MARINE ITALIENNE

Paris, 31 décembre. — M. Raiberti, ministre de la Marine, a adressé à l'ambassadeur de France à Rome, en le priant de le transmettre à S. E. l'amiral due Thaon di Revel, ministre de la Marine italienne, le télégramme suivant :

Je tiens à vous remercier personnellement et à vous prier de remercier en mon nom et au nom de la marine française les autorités et la population italiennes pour la part qu'elles prennent à notre deuil et pour les honneurs si touchants qu'elles rendent à la dépouille mortelle du lieutenant du vaisseau du Plessis de Grenédan. Le destin a voulu que son corps fut porté sur la côte d'une terre amie. Nous vous sommes profondément reconnaissants d'avoir pensé à la faire transporter en France par un navire de guerre italien, mais Votre Excellence comprendra que les marins français tiennent à cœur de ramener eux-mêmes le corps de leur héroïque camarade. Le croiseur « Strasbourg » viendra la prendre pour le recevoir des mains de ses camarades italiens et le transporter à Toulon.

Les dirigeables qui ont été détruits depuis la chute de Santos-Dumont en 1901

EN FRANCE

1901. — Santos-Dumont tombe sur un toit. Son dirigeable est complètement détruit.

12 mai 1902. — Le « Pax » de Severo, tombe avenue du Maine, causant la mort de son inventeur, Severo, et du compagnon de celui-ci : Saché.

13 octobre 1902. — Le « Bradski » cause la mort de son inventeur, Bradski, et de l'ingénieur Morin.

30 novembre 1907. — Le « Patrie », sans équipage, est emporté par le vent et n'est jamais retrouvé.

25 septembre 1908. — Le « République », revenant des manœuvres, s'abat par suite de l'éclatement de son enveloppe, provoqué par une pale d'hélice qui s'était détachée. Le capitaine, le lieutenant et les deux adjudants qui le montaient sont tués.

1914-1918. — Le dirigeable « Alsace » est détruit pendant la défense de Verdun.

En avril 1916, un dirigeable se rendant à Bizerte est pris pour un zeppelin par les troupes. Sommé de son passage au-dessus de la Maddalena. Tout l'équipage périt.

21 décembre 1923. — Catastrophe du « Dixmude » (50 morts).

EN ANGLETERRE

1907. — « Nulli Secundus ».

1908. — « Lovelace » prend feu à la Franco-British Exhibition. Trois personnes tuées.

1910. — Le « N° 2 » de l'armée, désemparé au camp d'Aldershot.

Mai 1911. — Le « Lebaudy », aérostat français, est détruit pendant le vol d'essai qui devait décider de son achat par l'Amirauté.

1911. — Les dirigeables militaires « Beta » et « Gamma » sont détruits.

Juillet 1919. — Le « N.S. 11 », détruit par une explosion qui coûta la vie à son équipage de neuf personnes.

Janvier 1921. — Le « R.-34 », qui fit la traversée de l'Atlantique et qui s'effondra, en janvier, au moment où il regagnait sa base.

24 août 1921. — Le « R.-38 », rebaptisé « R.Z. 2 », fait explosion au-dessus de Hull. Sur les quarante-neuf passagers, cinq seulement sont sauvés.

EN ITALIE

1913. — Le « Fontanicel » est détruit.

1921. — Un zeppelin livré par l'Allemagne est détruit à Campino.

1922. — Le « Roma » explose, faisant trente-quatre victimes.

AUX ETATS-UNIS

1912. — L'« Atron », le dirigeable transatlantique de l'ingénieur Vanimee, est détruit quelques instants après son départ.

1913. — « L'América » fait naufrage en pleine mer. Son équipage est sauvé.

EN ALLEMAGNE

16 janvier 1906. — Le « Zeppelin-I » fait naufrage au cours d'un orage et prend feu.

4 août 1908. — Le « Zeppelin-IV » explose à Echterdingen.

25 avril 1909. — Le « Zeppelin-II », reconstruit et dénommé « L.-Z. V », tombe sur un arbre à l'atterrissage.

Août 1909. — Le « Zeppelin-III », dans son voyage de Berlin à Friedrichshafen, est atteint par un orage.

25 avril 1910. — Le « Zeppelin-II », reconstruit, s'abîme sur le Weberberg.

28 juin 1910. — Le « Deutschland », ayant à son bord la presse étrangère, s'abat dans la forêt de Teutoberg, près de Brême.

13 juillet 1910. — « Erbsloh » éclate près de Leichlingen, son port d'attache. Il tombe de 280 mètres de haut, tuant tout son équipage : MM. Oscar Erbsloh, vainqueur de la Coupe Gordon-Bennett des ballons en Amérique ; les ingénieurs Tœlle, Kranz, Hopp et le mécanicien Spicks.

14 septembre 1910. — Le « Zeppelin-VI », au garage de Baden-Baden, fait explosion et s'embrase.

16 mai 1911. — L'« Ersatz-Deutschland » est détruit en sortant de son hangar, à Dusseldorf.

26 juin 1912. — Le « Schwabe » explose après avoir heurté son hangar.

Septembre 1912. — Le « Zeppelin-II », encore reconstruit, fait naufrage à Cologne, au cours des manœuvres impériales.

19 mars 1913. — Le « L.-Z.-1 », de la marine, ancré à Carlsruhe, est emporté par un coup de vent. La carcasse se brise.

15 juillet 1913. — Le « Schütte-Lanz », contraint à un atterrissage en plein champ, est enlevé par un coup de vent, et, après une heure de navigation désordonnée, est plaqué au sol et détruit.

9 septembre 1913. — Le « L.-Z.-I » est brisé par un tourbillon à 39 kilomètres d'Héligoland et sombre.

17 octobre 1913. — Le « L.-Z.-II », le plus puissant zeppelin, fait explosion à 500 mètres de son hangar de Johannisthal. Les vingt-huit hommes qui le montaient sont tués.

1914-1918. — L'Allemagne, au cours des hostilités, a utilisé 90 zeppelins. Parmi ceux-ci :

43 ont été abattus ;

3 ont été détruits dans leurs hangars par des bombardements d'avions ;

20 ont été détruits pour des causes non militaires : incendies, foudre, etc. ;

19 ont été désarmés ;

7 ont été détruits volontairement après l'armistice ;

7 ont été livrés aux Alliés, en vertu des traités.

Les Élections sénatoriales du 6 janvier 1924

Nous avons dénoncé et [illegible] manœuvre, imaginée par [illegible] membres de la Fédération [illegible] ne, pour retirer, à M. Plichon, [illegible] sénatorial. En 1920, au nom de l'union sacrée, on avait prié l'honorable [illegible] mentaire d'abandonner le [illegible] bon et de présenter [illegible] Sénat. Les premiers, nous avons [illegible] di à la formation d'une liste [illegible]

M. PLICHON

trouvait des représentants de tous les partis antirévolutionnaires : on voulait ignorer les nuances de l'arc-en-ciel politique et chacun oubliait ses préférences vaincues pour s'unir sur le terrain national.

Au moment où l'Allemagne veut relever la tête et où certains alliés semblent nous abandonner, l'union est plus que jamais nécessaire.

Aussi, l'Entente Républicaine, respectueuse du pacte signé en 1920, ne présente qu'un candidat, M. Plichon, laissant ainsi la place à sept candidats de la Fédération Républicaine, amis et co-listiés de M. Plichon.

Cette décision permet ainsi aux délégués sénatoriaux de rester fidèles à leur programme de 1920, en votant pour M. Plichon.

Le rôle des délégués sénatoriaux sera donc simple : il leur suffira de rayer un nom sur la liste de la Fédération Républicaine et de le remplacer par celui de M. Plichon.

Mais le résultat recherché ne sera atteint qu'à une condition : c'est que tous les délégués, amis de la justice, s'entendent auparavant et décident quel candidat ils devront éliminer pour laisser à M. Plichon le siège qu'il occupe avec tant de compétence et patriotisme éclairé.

Justice lui sera ainsi rendue.

La réponse de l'Entente Républicaine à la proposition de R. P. du parti socialiste

M. Georges Vandamme fils, secrétaire du Comité départemental de l'Entente Républicaine nous communique la lettre qui vient d'être adressée à M. le secrétaire de la Fédération du Nord (parti S.F.I.O.) au sujet de la proposition de représentation proportionnelle adressée par groupement aux autres partis politiques.

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 28 décembre.

L'Entente Républicaine a toujours préconisé la représentation proportionnelle, sont deux de nos amis, députés du Rhône, regrettés MM. Le Gavrian et Dancette, ont déposé à la Chambre le premier projet instituer en France ce mode de votation.

Mais qu'elle soit contractuelle ou [illegible] R. P. doit être juste et loyale, et nous ne pouvons considérer comme satisfaisant à ces conditions le système hybride qui fonctionnera actuellement pour l'élection des députés et à lequel nous faisons toutes nos réserves et [illegible] réservons toute notre liberté.

Pour le Sénat, aucune objection de principe ne s'oppose à ce que nous acceptions une représentation proportionnelle ; mais, [illegible] sans prise à la majorité et avec [illegible] les parties de désigner leurs candidats, [illegible] cune influence étrangère ne viennent [illegible] choix, dans les limites de leurs [illegible]

Après cette déclaration bien [illegible] tenant que le refus de deux des partis [illegible] sence d'accepter la R. P. pour les [illegible] 6 janvier prochain, et l'impossibilité de régler, entre les deux tours de [illegible] accord dont les principes s'avèrent [illegible] à l'avance, ne nous permettent pas de [illegible] comme susceptible de réalisation [illegible] proposition contraire d'ailleurs [illegible] votre congrès, par nombre de vos [illegible] sans, et que rejetant violemment [illegible] officiels ou officieux de votre Parti [illegible]

Nous restons désireux d'[illegible] tous les terrains, mais nous [illegible] questions politiques n'ont pas encore [illegible]